

LA TRAVERSÉE

DU MÊME AUTEUR

Mon chat Yugoslavia, Paris, Denoël, coll. « Et d'ailleurs », 2016 ;
réédition, Paris, Denoël, coll. « Folio », n° 6334, 2017.

PAJTIM STATOVCI

LA TRAVERSÉE

Traduit du finnois
par Claire Saint-Germain

BUCHET • CHASTEL

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du FILI,
Finnish Literature exchange.



Titre original : *Tiranan sydän*
© Pajtim Statovci, 2016
Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Et pour la traduction française :
© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021

ISBN : 978-2-283-03231-2

« Les faits sont souvent les pires ennemis de la vérité. »

Amos Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*,
trad. de l'hébreu par Sylvie Cohen.

LA CÔTE DE DIEU

Rome 1998

Quand je pense à ma mort, l'instant où elle survient est toujours le même. Je porte une chemise boutonnée unie et un pantalon assorti, taillés dans une étoffe fine, facile à enfiler. C'est le grand matin et je suis heureux, j'éprouve le même plaisir et la même sérénité qu'aux premières bouchées de mon plat préféré. Certaines personnes m'entourent, je ne les connais pas encore, mais un jour viendra où je les connaîtrai, et je me trouve à un certain endroit, couché sur un lit médicalisé dans ma chambre à moi, nul n'agonise à mon côté, dehors le jour se remet sur ses pieds avec la lenteur d'un vieillard rhumatisé, certains mots me parviennent de la bouche de ceux qui me sont chers, une caresse sur la main, un baiser sur la joue, la sensation du foyer que j'ai érigé autour de moi comme un sanctuaire.

Ensuite, mes organes cèdent les uns après les autres et mes fonctions corporelles s'éteignent : mon cerveau n'envoie plus d'ordres, mon sang ne circule plus et mon cœur s'arrête, impitoyablement et inéluctablement, et je ne suis plus. À l'endroit où se trouvait mon corps ne subsiste plus que peau et tissu cutané, sous l'épiderme des fluides, des os et des organes inutiles. Mourir est aussi facile que descendre un chemin en pente douce.

Je suis un homme de vingt-deux ans, qui se comporte par moments comme un gars sorti de mon imagination ; je m'appelle Anton, Adam ou Gideon, comme il plaît à mon oreille sur l'instant, je suis français, allemand ou grec, mais jamais albanais, et je marche d'une façon définie, tel que mon père me l'a appris, je vais à pas larges et francs, conscient de la position de mon torse et de mes épaules, serrant la mâchoire comme pour m'assurer que personne n'empiète sur mon territoire, et alors la femme en moi brûle sur le bûcher tout le jour durant – quand au café ou au restaurant le serveur m'apporte l'addition sans s'étonner que je sois seul, la femme brûle, et quand je découvre des défauts imaginaires dans mon plat et le renvoie en cuisine, ou quand j'entre dans n'importe quelle boutique et que les vendeuses s'approchent, la femme à l'intérieur de moi reprend feu et vient se placer dans le continuum né le jour où il nous fut dit comment la femme naquit de la côte de l'homme, non pour être homme mais pour être à son côté, à la gauche de l'homme.

Par moments je suis une femme de vingt-deux ans, qui a les manières d'une fille qui me plaît, Amina ou Anastasia, le prénom n'a aucune importance, et je bouge comme j'ai vu faire ma mère, je ne touche pas le sol du talon quand je marche et je ne tiens pas tête aux hommes, je me suis enduit le visage de fond de teint, puis je l'ai poudré, je suis passée ensuite au contour des yeux, à l'eye-liner et au crayon à sourcils, au fard à paupières et au mascara, j'ai inséré des lentilles bleues sous mes paupières pour me réincarner, et l'homme en moi ne brûle pas du tout sur le bûcher mais il m'accompagne faire un tour en ville – quand je vais au même restaurant et passe la même commande, formule les mêmes griefs, le serveur ne renvoie pas le plat en cuisine mais déclare que la cuisson de la viande est exactement celle qu'il faut, et quand il m'apporte l'addition il suit mes faits et gestes

comme si j'étais une enfant, il me scrute tandis que j'extrais de mon sac la somme qu'il m'a demandée, avant de disparaître en cuisine après un vague *merci*. L'homme à l'intérieur de moi veut le rattraper, mais quand je regarde ma tenue, une robe d'été noire et des escarpins brun foncé, je considère que ce type de comportement ne convient pas à une femme, et donc je sors du restaurant, dans la rue où les hommes italiens me sifflent ou me crient des choses, poussant de temps en temps l'homme qui est à l'intérieur de moi à les injurier à voix basse, ce qui les fait taire et lever les mains comme s'ils étaient confrontés à un rival à prendre au sérieux.

Je suis un homme qui ne peut être une femme mais qui, s'il le désire, peut avoir l'air d'une femme ; c'est ce que j'ai de meilleur, un jeu de masques que je peux initier et stopper à ma guise. Cela commence parfois ainsi : j'enfile une tenue asexuée, disons une cape informe, et je sors, et alors les gens se mettent à échafauder des hypothèses, cela les dérange de ne pas être au clair, dans les transports en commun, les restaurants, les cafés, comme s'ils avaient une écharde fichée sous l'ongle, ils s'interrogent mutuellement ou sont plus directs : *Êtes-vous un homme ou une femme ?* Tantôt je réponds homme, tantôt femme, parfois je ne réponds pas du tout, parfois je leur demande leur avis, et ils acceptent avec plaisir comme si c'était un jeu pour eux aussi, ils mettent tellement de bonne volonté à me construire, et une fois que j'ai donné ma réponse, le monde retrouve son ordre. Je peux choisir ce que je suis, je peux choisir mon genre, je peux choisir ma nationalité, mon nom et ma ville natale en ouvrant tout simplement la bouche. Nul n'est obligé d'être la personne qu'il est par naissance, chacun peut se construire, comme un puzzle.

Reste alors, à force de vivre ces innombrables vies, à se préparer à couvrir ses mensonges par d'autres mensonges pour ne pas avoir à affronter la tempête du flagrant délit. Je crois que

c'est à cause de leurs mensonges que mes parents ont vieilli si prématurément et sont morts si jeunes. Pour sauver la face ils se protégeaient comme la mère son nouveau-né et se soustrayaient aux lumières peu flatteuses en mettant en place des tactiques d'une précision quasi militaire – il n'était pas un mensonge, pas une histoire qu'ils n'auraient été prêts à raconter sur eux-mêmes afin de préserver l'essentiel, afin que les apparences tiennent, que leur dignité et leur honneur les suivent intacts jusqu'à la tombe. Toute mon enfance j'ai haï cela en eux, je le haïssais comme la peau qui fait mal sous la brûlure ou la peur qui paralyse, et je me suis juré que jamais je ne deviendrais comme ça, que je me ficherais bien de ce que les gens penseraient de moi et n'inviterais pas les voisins à dîner alors que je n'avais rien à bouffer moi-même. Je ne serais pas un Albanais, il n'y avait pas moyen, mais quelqu'un d'autre, n'importe qui d'autre.

Dans mes pires moments de faiblesse, je suis ravagé par le chagrin parce que je sais que je ne suis rien ni personne pour qui que ce soit, et ça me donne, évidemment, l'impression de crever. Si la mort était une sensation, ce serait : être invisible, vivre dans des habits mal taillés, avoir les pieds dans des chaussures trop serrées.

Le soir je tends parfois les mains devant moi ou je les joins et je prie, car à Rome tout le monde prie et implore Dieu de trouver une solution à ses difficultés, le pli se prend tellement vite, et j'espère me réveiller le jour suivant dans une autre vie, même si je ne crois pas en Dieu. Bien plutôt, je crois que le désir d'avoir une certaine apparence et d'être un certain type de personne aura autant d'influence sur la largeur de tes épaules, la pilosité de ton corps et la taille de tes pieds que sur ton choix de métier ou ton talent. Le reste, tu peux toujours l'apprendre, une nouvelle démarche ou attitude corporelle, par exemple, tu peux t'exercer à parler d'une voix plus aiguë ou t'habiller différemment, à mentir

à tel point qu'on ne pourrait plus appeler ça du mensonge, plutôt une façon d'être. Le mieux est donc de te concentrer sur le fait de désirer les choses, jamais sur ce qui pourrait s'ensuivre.

En arrivant en Italie j'étais persuadé que j'allais trouver un travail qui me plairait, quelqu'un qui m'aimerait, que je fonderais une famille pour qui je pourrais donner ma vie. J'étais sûr que quelqu'un me découvrirait et s'apercevrait de tout le potentiel que j'avais à offrir à l'humanité. J'ai attendu et attendu, une année, puis une autre et une troisième, que ça s'enclenche, que quelqu'un voie que j'étais spécial, mais les autorités et les travailleurs sociaux se fichaient pas mal de mes projets et de mes espérances, ils riaient de mon rêve d'étudier la psychologie à l'université de Rome, même si je leur disais que j'avais lu et relu les ouvrages fondamentaux en la matière. *On devrait peut-être envisager une formation professionnalisante*, disaient-ils, *tu n'as même pas le bac, à ton âge, ils l'ont ici, et même un diplôme universitaire pour certains*, se justifiaient-ils avant de me renvoyer à la maison réfléchir à mes rares options : une carrière dans le bâtiment ou le service à la clientèle, une vie pas terriblement meilleure que celle que j'avais laissée derrière moi.

Avec le temps j'ai remarqué que je ne me sentais plus spécial – et j'ai l'impression que c'est ce qui peut t'arriver de pire, parce que ça, c'est bien ce qui te fait perdre toute passion, ce qui te fait croire en Dieu, te raccrocher à la première branche venue, et te résigner à ton sort, après quoi, seulement, tu vois la lumière –, être privé de droits et de perspectives encourage rarement à lutter pour les obtenir.

Chacun de mes jours dans cette ville, dans ces vies, est dépourvu de but et de sens, et dès lors toutes ces années passées à apprendre de nouvelles choses et de nouvelles langues, je peux bien les balancer à l'égout. Et le plus ridicule, c'est que pendant

toute mon enfance et toute ma jeunesse je me suis considéré comme beau, doué et intelligent – une combinaison de qualités qui ne peut que garantir la réussite. J’assimile les informations rapidement, je n’ai jamais eu peur de me donner de la peine et je me suis toujours régalé d’avoir des objets d’étude difficiles, j’ai toujours éprouvé une satisfaction immense à résoudre une équation compliquée. Je n’ai jamais douté de moi ou mis en question mon succès à venir : je me suis toujours exercé aussi longtemps qu’il le fallait pour devenir le meilleur dans ce que j’entreprenais.

Et pourtant, d’une manière ou d’une autre, j’en suis arrivé à un point où je me demande comment m’effacer de la surface de la Terre de la façon la moins douloureuse possible. Je passe des jours entiers sans oser ouvrir la bouche même pour dire merci ou bonne fin de journée, où la seule chose dont je suis capable est de me donner l’air de savoir où je vais, de faire partie du paysage de cette ville. Ce n’est pas ma vie, ces jours ne sont pas ceux de ma vie. Ce n’est pas moi qui nettoie les éclaboussures d’urine et d’excréments dans les toilettes des restaurants et des cafés pour éviter que celui qui m’y succédera ne se dise que c’est moi qui ai laissé un bordel pareil ; ce n’est pas moi, c’est un autre, un fantôme qui vit sur le limbe de mes ombres.

Un beau jour je traverse les quartiers du centre, la via della Minerva jusqu’à la piazza della Rotonda, et le Panthéon que je laisse sur ma gauche ressemble à un Albanais accroupi. Les longues rues pavées qui m’épuisent les jambes me font faire des faux pas et me tortiller comme un mille-pattes. Les masses sans fin de touristes dévalent les rues en ruisseaux gonflés, le soleil brille sans discontinuer, les cafés sont ouverts tout le long du jour, les marchands de glaces assaillis par des mômes survoltés

tels des sacs en plastique virevoltant dans une décharge cernée par la poussière.

J'ai du mal à respirer, car l'air forme comme un tampon de laine humide dans ma gorge, le vacarme incessant de la place me fait perdre le fil de mes pensées, et lorsque je pose la main sur ma joue humide et gratte la sueur accumulée en surface c'est comme si une couche de peau se détachait de mon visage.

Je gagne l'autre côté de la place, m'extrayant de la foule, et je me demande de quoi parlent les gens devant moi. Les propos que je peux saisir me donnent toujours l'impression d'être pro-férés par des imbéciles. Ces gens parlent sûrement des mêmes choses que tous les autres, pensé-je. Quelqu'un, par exemple cette matrone approchant la quarantaine, raconte qu'aujourd'hui cela fait un an que sa mère est morte, et quelqu'un d'autre, son amie du même âge, dit qu'elle s'est disputée avec son compagnon car leurs vues divergent sur la manière de punir leurs enfants, puis elles pleurent et se consolent mutuellement, elles se demandent ce qu'elles vont faire, comment elles vont résoudre leurs malheurs.

Ici les gens ont le temps d'entretenir leurs blessures, songé-je, de rester traumatisés pendant des lustres pour un motif dénué de la moindre importance, ils ont le temps de réfléchir au sens de la vie, et ce d'un jour, d'un mois, d'une année sur l'autre, à ce qu'ils veulent faire, au métier auquel ils vont se former, pendant que dans mon pays d'origine des nouveau-nés meurent de fièvre et de sous-alimentation, des hommes tombent sous des balles destinées à venger l'honneur tandis que des femmes en fuite tombent sous les munitions que les hommes de leur propre famille ont confiées à celle de leur mari lors de leurs noces. On les enterre et c'est déjà le matin suivant, et personne n'a le temps de les pleurer, personne ne se casse la tête avec ça, parce que personne ne peut voir plus loin que le repas du lendemain, et que personne n'a même l'idée de se demander suis-je devenu

qui je suis parce que mon père est mort quand j'avais seize ans, ou peut-être parce que mes parents se sont séparés quand j'étais petit, ou bien parce que j'ai appris seulement à l'âge adulte que j'avais été adopté. Car celui qui a faim pense à tout autre chose, il pense à la graisse, au sel et au sucre de son prochain repas, et quand il n'y a rien à manger il se met à ressasser : il va faire une attaque, se lever trop vite et sa vue se brouillera, puis il s'évanouira, puis il mourra de faim.

Les Italiens sont-ils plus heureux que les Albanais parce qu'ils s'examinent, eux-mêmes et leurs rêves, de manière si approfondie, me demandé-je, parce qu'ils se querellent avec une sensibilité si exacerbée, car cette passion qui les anime jour après jour ne donne même pas l'impression d'être authentique, elle ressemble plutôt à une tentative de masquer le fait qu'ils ne savent pas qui ils sont et à quoi ils aspirent, bien qu'ils passent toute leur existence à ressasser les mêmes questions. Toute la puissance et la profondeur de leur vie se résument à ces ratiocinations, et ça, je ne peux que le mépriser.

Je me remets donc en route, je tire le pan de mon polo moulant, je rajuste mon soutien-gorge rembourré et remonte le short en jean qui s'arrête à mi-cuisses. J'observe les femmes belles et minces qui marchent à ma hauteur, arborant fièrement leurs robes d'été, et j'en suis jalouse – de leurs prénoms, Julia, Celia ou Laura, de leur démarche sur leurs talons hauts, de leurs voix aiguës, et de leur façon de parler comme si elles ne se souciaient de rien, de leur capacité à porter des enfants, de leurs hommes présents ou à venir – choses que je ne pourrai jamais obtenir même si j'y consumais toutes les réserves d'espoir du monde et même si j'étais prête à donner absolument tout pour ça. Tout ce qui me sera accordé, c'est une copie de leur vie, une photo à côté d'elles, où je leur ressemble à peu près sans être elles pour autant, un mensonge qu'il faut créer à partir de rien.

J'arrive piazza Navona, place tout en longueur, dotée de trois fontaines à la décoration fastueuse, dont l'obélisque fuselé sur celle du centre ressemble à une gracieuse Italienne. Cette place aussi est bondée de touristes imbéciles qui jettent des pièces dans l'eau, bien que ce qu'ils souhaitent soit sans doute complètement ridicule, tel que regagner leur amour perdu ou recevoir plus d'attention de leur compagnon. Mais je les comprends, car telle est la malédiction : tous désirent quelque chose qu'ils n'ont pas et tous ont l'impression de ne plus pouvoir supporter ce manque un seul jour de plus.

La piazza Navona ressemble aux autres places de Rome, un pavage en pierre bordé d'immeubles de couleur claire, séparés par des rues qui laissent tout juste la place de circuler sans étouffer et si proches les uns des autres que toute la ville forme une seule grande garnison encerclée par des autoroutes qui sont autant d'enceintes barbelées concentrant les gens dans un rayon défini, et subitement les constructions qui m'entourent prennent une hauteur mortelle et sous mes pas les pierres lèchent la plante de mes pieds comme prêtes à l'arracher d'un coup de dents.

Je parviens à grappiller une poignée d'oxygène et à continuer mon chemin, des gouttes me tombent des yeux comme d'un cathéter et pendant un instant je crois qu'il pleut, mais je réalise qu'il n'y a pas un nuage aujourd'hui, et j'arrive au pont Umberto d'où je regarde un moment à droite et à gauche, l'orange pourrissante du château Saint-Ange, les gens qui prennent des photos sans interruption, les arbres verts tous plantés sur la portion de trottoir longeant le fleuve, le Tibre presque brumeux qui s'écoule en contrebas, puis je traverse le passage protégé conduisant à la piazza dei Tribunali et je m'avance un peu plus loin sur la langue formée par les escaliers monumentaux – jusqu'au point où les passages pour piétons disparaissent, où les conducteurs osent reprendre de la vitesse.

LA TRAVERSÉE

Je jette quelques regards en arrière et je songe que je n'ai plus longtemps à attendre maintenant, mais quelques minutes ont le temps de s'écouler avant que les trépidations d'un véhicule suffisamment gros me parviennent, et je me jette sous ses roues.

I

TIRANA 1990-1991

LES BILLES

Été 1990

J'ai quatorze ans, je ne suis plus tout à fait trop jeune mais pas encore assez vieux pour être vraiment pris au sérieux, je traverse le centre-ville de Tirana main dans la main avec mon père qui sent la transpiration. Nous dépassons la place Skanderbeg et le Musée national historique de Tirana avec sa fresque en façade où un groupe d'Albanais en costume traditionnel brandit le drapeau rouge frappé de l'aigle à deux têtes, des fusils et des arcs, nous parvenons à un énorme carrefour et bientôt nous accélérons le pas aux abords du bazar. Des hommes à la peau cramée ont installé des étals croulants au coin des rues, ils essaient d'écouler des montres de contrefaçon, des cigarettes, du cognac de la marque Skanderbeg et tout un bric-à-brac inutile : briquets, bibelots, harmonicas et autres instruments de musique, petits luths *çifteli* et gros tambours *tupan*.

Mon père me traîne derrière lui comme un roquet récalcitrant et moi je lorgne le bazar qui ressemble à un immense tapis bigarré sous lequel on aurait poussé d'un coup de balai les marchands, les marchandises et la viande de boucherie, la chaleur et l'humidité soufflent d'en haut, d'en bas, de tous les côtés, je me dis que les gens qui s'entassent dans cet accul sont au bord de l'étouffement et je suis soulagé de ne pas avoir à

m'y trouver moi-même. Les camelots interpellent mon père à coups de « Monseigneur » et moi de « Mon cœur », ils tentent de lui faire l'article, mais nous passons notre chemin en vitesse car nous savons tous deux que, de nos jours, tout peut arriver. Je peux disparaître sans laisser de traces, enlevé dans les griffes d'un passant, dans une camionnette inconnue ou dans la chaleur du bazar où les marchands affamés, par désespoir, m'arracheront les tripes pour les revendre, ou semblables atrocités.

Nous faisons quelques kilomètres à pied avant d'atteindre une place au pourtour jonché d'ordures, et mon père pose une main à l'arrière de son crâne. Il est vêtu d'un costume trois pièces noir, le même que tous les jours, il ôte sa veste et la plie sur son bras tout en se massant la tête, je remarque que sa chemise blanche est trempée au niveau des aisselles et des épaules. Le bus arrivera sous peu ou dans un certain temps, mais nous attendrons, dit mon père, car je veux t'emmener voir la forteresse de Krujë, poursuit-il, il plisse les yeux, fait claquer sa mâchoire et expire profondément.

Mon père a belle et digne allure, même s'il dégoutte de sueur comme une serviette trempée, il s'est rasé et la lumière qui tombe sur ses souliers vernis me fait mal aux yeux, et lorsque le bus entre sur la place mon père sursaute, il nous agrippe, moi et sa veste, et me pousse en direction du véhicule. Mon père donne l'argent au chauffeur et nous allons nous asseoir à l'arrière.

Je songe combien je suis heureux d'être avec mon père, il ne me revient pas en tête un moment que nous aurions passé récemment seul à seul, et en m'asseyant à côté de lui je me dis que ma joie provient du fait que, de nos jours, les gens sont plus rarement heureux, qu'Enver Hoxha est mort et la ville n'est plus la même qu'avant, du fait qu'à Tirana les gens sont si désespérés que leurs soucis dégoulinent des murs et des toits de leurs maisons comme les vieux papiers et les paquets de cigarettes

vides glissent dans les caniveaux, ils remontent des égouts et traversent les planchers pour envahir les rues et les maisons des autres comme une inondation.

J'ai mal à la tête, dit mon père, il essaie d'ouvrir la fenêtre mais elle est coincée. Il retombe à sa place et moi, près de lui, je me tais. J'ai peur de lui dire que je suis terrifié par le chauffeur qui fonce sur les routes en slalomant à flanc de montagne comme un cinglé qui ne tient pas à la vie. La piste étroite est pleine de cailloux, de bosses et de trous, je suis absolument certain que les pneus vont éclater. Les virages sont serrés, et le chauffeur semble accélérer à leur approche même s'il ne peut voir si des véhicules arrivent en face. En revanche il ne peut pas avoir manqué les dizaines de mètres de précipice où le car risque de s'écraser. Ne comprend-il pas comme nous frôlons la mort de près, me dis-je, et je regarde mon père. Il a fermé les yeux et ouvert la bouche dont le relent d'oignon emplit l'air que nous partageons.

Nous sommes arrivés, mon père me prend par la main et me guide hors du centre-ville jusqu'à une colline fortifiée où conduit un raidillon pavé qui grouille de promeneurs. Il est bordé de stands où l'on vend un fourbi hétéroclite, artisanat, sucreries, tapis, cartes postales. Une fois grimpés jusqu'à la citadelle, mon père s'éponge le front d'un revers de manche et commence à pointer des murailles écroulées et des blocs épars, une mosquée que je reconnais pour l'avoir vue en reproduction et le musée Skanderbeg, telle une monumentale vache en pierre, sur lequel nous mettons le cap.

Dans la cour du musée une statue blanche représente Skanderbeg et ses troupes. Je note que le héros a des jambes énormes qui dépassent de son armure géante comme deux tonneaux, il est vêtu d'une longue cape et il a la main gauche sur son épée, il porte une barbe fournie et sur la tête un casque en métal où est fixée une tête de chèvre ornementale. Mon père

désigne les héros à sa suite et raconte que son armée comptait plus de dix mille hommes au nombre desquels on recensait Lekë Dukagjini, l'auteur de l'ensemble de règles et de préceptes réunis dans le Kanun portant son nom et qui n'ont pas besoin d'être écrits car ils coulent dans le sang de tout Albanais qui se respecte.

Le musée abrite une quantité insensée d'objets, des armures et des blasons datant de l'époque de Skanderbeg sont suspendus aux murs, tables et vitrines sont chargées d'armes qui ont ôté des vies, et mon père parle sans s'arrêter comme un essaim de guêpes frénétiques à travers sa migraine et sa transpiration toujours plus abondante. Mon père ne manque pas de raconter qu'il y a des siècles les Ottomans de Turquie s'introduisirent de force en Albanie et ruinèrent tout le pays, et il le dit en tonnante. En application du tribut du sang, le *devşirmé*, les Ottomans prélevaient des troupes pour compléter le corps des janissaires et les princes albanais étaient forcés d'enrôler leurs fils, témoignant ainsi qu'ils obéiraient aux ordres du sultan – faute de quoi ce dernier pouvait s'aviser de casser les reins de leur progéniture princière.

L'un de ces fils était Gjergj Kastrioti, dit mon père, et il fut enrôlé ici même, dans la forteresse de Krujë, la famille Kastrioti était propriétaire de ses terres, et Gjergj Kastrioti, qui avait pris le nom de Skanderbeg, parvint à libérer sa ville natale du joug de l'occupation ottomane et à la défendre non pas une, non pas deux, mais pas moins de trois fois. Lorsque mon père raconte que Skanderbeg, en signe de sa reconquête et de sa victoire, hissa sur la forteresse de Krujë un drapeau portant son emblème, l'aigle bicéphale, je déborde de fierté pour mon pays et pour Skanderbeg, et lorsque mon père annonce que nous, les Albanais, sommes les descendants de Skanderbeg et des Illyriens je lui décoche mon sourire le plus superbe.

Ensuite mon père dit que Skanderbeg est l'Albanais le plus célèbre au monde car il n'avait pas encore dix ans, il était bien plus jeune que toi maintenant, ajoute-t-il, quand lui et ses trois frères furent envoyés à Edirne au service du sultan Mehmed I^{er} pour être formés dans l'armée ottomane. Le sultan voulait faire de ses otages des soldats turcs et les convertir à l'islam, mais Gjergj Kastrioti ne se plia pas à sa volonté. Il fut un militaire sans égal, un stratège, un combattant sans pareil, qui en plus d'un quart de siècle ne perdit que deux batailles, raconte mon père, et avant peu Skanderbeg retourna en Albanie avec pour objectif de libérer le pays de l'occupation turque, ce en quoi il connut naturellement le succès, et aujourd'hui, ajoute mon père, son esprit plane sur toute l'Albanie : dans l'aigle bicéphale noir de son drapeau bat le cœur d'un homme immortel et le rouge qui l'entoure est celui du sang perpétuellement versé d'un peuple immortel.

Mon père mentionne aussi le destrier héroïque et intelligent de Skanderbeg, qui combattit loyalement au côté de son maître et dont on raconte qu'il était plus rapide et plus endurant qu'aucun autre cheval sur Terre. Selon mon père, après la mort de Skanderbeg il n'avait plus accepté d'être monté par personne, et pour une raison que j'ignore cette information me fait une profonde impression. Le cheval avait peut-être vu l'avenir et savait qu'il avait porté un homme à la hauteur duquel nul autre ne pourrait se hisser, un homme qui ne mourrait jamais.

D'abord, ce sont les Turcs qui sont venus, dit mon père la tête inclinée sous le poids d'une couronne de chagrin, puis les Italiens, Mussolini avec sa dégaine de cochon d'Inde obèse a chassé le roi Zog, ce lâche, qui s'est fait la malle avec l'or qu'il avait détourné, pour vivre une vie de luxe en Angleterre, aux États-Unis et en France, poursuit mon père, et maintenant il est presque en colère, ensuite les Allemands sont venus, et puis les autres, tout le monde voulait rejoindre notre bout de terre, parce

que la région montagneuse de ce pays magnifique est farouche et parce que le découpage en dents de scie de ses sommets pointus n'est autre que la mâchoire d'un fauve, et je peux te dire qu'il est prêt à prendre n'importe quel peuple ou État à la gorge, conclut-il, et il balaie l'air de ses mains comme s'il se taillait un chemin invisible.

Nous nous arrêtons au sommet de la colline pour admirer le paysage, la vue depuis la forteresse est magnifique. Krujë ressemble à une soucoupe rouillée, les bunkers construits dans les vertes prairies reposent sur place tels des astronefs et plus loin les routes s'enrubannent au flanc des montagnes. Mon père dit que d'encore plus haut on verrait la mer, puis il s'arrête et époussette le sable sur la pointe de ses chaussures. Tu ne devineras jamais de combien de braves ce sable a bu le sang, commence-t-il, tu ne peux pas encore t'imaginer ces flots de sang répandu, continue-t-il, et combien de fois Dieu est mort ici, combien de dieux sont tombés dans ces montagnes, ensevelis dans leurs hivers éternels, termine-t-il, et sa voix ronflante commence à me faire peur, car maintenant je visualise à quoi ressemblent tous ces morts, entassés les uns sur les autres, les membres rompus, et leurs entrailles jonchant la poussière forment une pâte poisseuse et huileuse maculée de sable comme une farine négligemment saupoudrée.

Tandis que nous redescendons main dans la main, mon père s'arrête devant l'étal d'un vendeur de rue et m'achète des billes emballées dans une petite bourse en coton vert, fermée par un lacet coulissant. Leur prix me semble exorbitant, mais mon père ne s'en émeut pas, il est déterminé et tient à me les donner, même si avec une telle somme il pourrait acheter de la farine, du sel et du sucre pour longtemps, et quand mon père tend l'argent au marchand sa main quitte un instant la mienne, et tout à coup j'ai l'impression d'être très loin de chez nous et que mon père est encore plus loin de moi. Imbécile, c'est le murmure de

l'homme qui a reçu l'argent de mon père – mon père ne semble pas entendre la moquerie, et cela me met dans une telle colère que j'ai envie de sauter sur l'échine de ce type et de lui arracher les yeux, mais je me contente de lui lancer des regards féroces en imaginant ces sévices.

J'enfonce les billes dans ma poche, je sens leur poids accusateur contre ma cuisse tandis que nous nous dandinons comme des canards en direction de la ville, et lorsque nous nous asseyons un moment sur une pierre à côté de l'arrêt de bus je cède à mon désir et sors les billes de ma poche. Le front de mon père ressemble à un jambon en train de rôtir au four et moi j'examine les billes, il y en a douze et elles sont parfaitement rondes, de couleur bleue, verte, turquoise et jaune, de toutes les couleurs en même temps quand on les regarde face à la lumière. Mon père raconte que toutes les billes du monde sont différentes, moi je hoche la tête et je renferme les billes dans mes poings. Ma tête me fait mal, dit de nouveau mon père, et il serre mes mains entre les siennes. Sa peau est rêche, ses petits doigts épais sont humides comme des patates fraîchement récoltées.

Je suis malade, dit-il enfin, il tousse, je me rends compte qu'il a beaucoup trop chaud, de temps à autre on dirait que son haleine est accompagnée de buée. Il retire ses mains et les appuie sur ses genoux, et au même moment les billes glissent de mes doigts par terre, même si ce qu'il m'a dit ne m'étonne pas du tout. Les billes s'entrechoquent et cognent contre le pavé, elles roulent entre les pierres et dans le sable autour de l'arrêt de bus, et lorsque mon père dit qu'il va falloir être courageux maintenant je réalise pourquoi il m'a emmené ici et m'a raconté toutes ces histoires sur Skanderbeg.

Mon père tousse et moi je commence à rassembler les billes dans la pochette, et comme je ne retrouve pas la dernière, je tourne la tête dans l'autre direction, j'éclate en sanglots et je

cache mon visage dans mes mains, jamais je n'ai eu envie de retenir mes larmes aussi fort. Puis je regarde mes chaussures, des femmes qui marchent main dans la main un peu plus loin, la forêt où je voudrais courir, et soudain je ne sais plus que faire de mes mains et de mes pieds, et ensuite j'attrape les mains de mon père et je me hisse contre lui jusqu'à sentir la chaleur de son corps. J'étouffe et je pleure sans pouvoir me retenir, contre lui et sur lui, mais mon père ne verse pas une larme, il respire seulement et tousse et ahane et me repousse lourdement parce qu'il a du mal à se concentrer et que le car pour Tirana est en train de stopper devant l'arrêt.

Dans le car mon père reste silencieux et ses yeux sont fermés. Je pose la tête sur le dossier de la banquette, je me baigne dans le rouge du soleil couchant, comme dans une mer après un coup de furie, et avec un sentiment de tranquillité inexplicable je regarde au-delà de mon père, dehors, les villages que nous dépassons, les bunkers construits aux abords des villages, sur les pentes des montagnes et dans les vallées, et je n'ai plus du tout peur. Je ressors les billes de ma poche, et quand je repense à la bille perdue et au murmure du marchand je fonds de nouveau en larmes et je suis un moment écrasé sous l'avalanche, mais lorsque le sentiment de culpabilité, abyssal au début, cesse enfin et que je range les billes, je suis pris d'un besoin irrésistible de dire au garçon assis tout seul de l'autre côté de la travée, largement plus jeune que moi, que, au fait, nous allons mourir pendant le trajet.

Le garçon me regarde comme si j'étais dément avant de détourner le regard vers la vitre, mais moi je l'observe avec un œil de vautour, je sens monter la température de son corps, je vois défiler les scènes terrifiantes que lui montrent ses pensées, et peu après je lui dis que sur ces routes des centaines de gens sont morts, les uns perdant la vie dans des accidents de la circulation dus tantôt à la folie du conducteur, tantôt à sa nullité en conduite,

et les autres mourant de soif après avoir erré pendant des jours et des semaines dans les montagnes. Sur ces routes, le sable est fait de carcasses humaines et les fondations des montagnes sont en os humains, dis-je, et le garçon se retourne vers moi.

Cette fois son regard est plein de questions et de désarroi, ses yeux couverts d'une pellicule vitreuse comme ceux d'un animal battu. Ses mains s'enfoncent profondément sous ses aisselles trempées de sueur. Je suis sûr que nous allons mourir aujourd'hui, mon père me l'a dit aussi avant de s'endormir, nous allons tous mourir, ajouté-je, et je me rends compte que je suis ravi de voir le garçon fourrer ses mains toujours plus loin sous ses bras, ses tennies blanches salies gonfler au niveau du cou-de-pied, de le voir se mordiller la lèvre supérieure. Tu ne vas plus jamais revoir ta famille, je poursuis, je me pince le visage d'une main et de l'autre j'attrape le garçon par l'épaule.

Alors le garçon se met à pleurer, et ses pleurs sont si grotesques et si laids qu'ils attirent l'attention d'un vieil homme assis quelques rangées devant. Selon toute vraisemblance il a surpris notre conversation, car il vient chercher le garçon pour l'installer à côté de lui et du tranchant de la main me frappe au visage comme un sanglier qui charge.

Je sens le goût du sang qui afflue dans ma bouche, toute ma tête tangué sous le choc que j'ai pris au menton. Je glisse une main dans ma poche, je presse de toute ma force les billes les unes contre les autres et je couvre ma bouche et mon nez avec la paume de l'autre pour que mon père ne soit pas réveillé par ma fureur. Quand il finit par sortir de sa léthargie, nous sommes arrivés et l'homme qui m'a frappé vient à nous, il raconte à mon père tout ce qui s'est passé et, agrippant mon épaule, dit *si ce clébard était mon fils, je lui enfoncerais les dents si profond dans la gorge qu'il n'en sortirait plus une seule syllabe.*

Au moment où l'homme repousse ma tête, je sens une acidité sur mon visage, et je ne sais si cela est dû au dégoût d'avoir été touché par lui ou à la honte d'avoir été pris sur le fait. Lorsque mon père répond aux paroles de l'homme en m'évitant du regard et en me demandant à voix basse d'être sage, je me sens léger et serein, même si les billes que je tourne et retourne dans ma main sont glissantes de sueur.

Nous descendons, dehors il fait noir comme au revers de la lune et mon père semble presque inconscient, il roule hors du car et tangué par les rues à travers toute la ville obscure comme un ivrogne perdu, et il ne se soucie pas de me tendre la main, et moi de toute façon je ne la prendrais plus – tellement j'ai honte de lui.

* * *

Ma mère a fait des poivrons farcis au riz et à la viande hachée pour le dîner. Il y a aussi du yaourt maison, des olives marinées dans du jus de citron, des œufs marinés au vinaigre et du concombre cru, mais mon père se contente d'y goûter du bout des lèvres alors que nous ne faisons jamais de repas aussi princiers, il saisit de manière presque revendicative un morceau de pain, qu'il déchiquette pour ne faire qu'effleurer ses mets favoris.

Nous mangeons autour d'un drap blanc déployé sur le sol du salon, mon père est allongé et, après quelques bouchées à peine, il se tourne sur le ventre et se traîne avec difficulté jusqu'au matelas plié de façon à ce qu'une moitié fasse office de dossier et l'autre d'assise. Votre père est fatigué, dit ma mère d'une voix plaintive, et elle regarde ma sœur Ana, âgée de quelques années de plus que moi, qui me demande comment s'est passée ma journée, et moi je fais de mon mieux pour donner le change, éviter de montrer que je crève d'envie de plonger dans toute

cette nourriture servie devant moi, et je me demande pourquoi ils font comme si cette journée était ordinaire, comme si nous dînions ainsi tous les jours, comme si mon père n'existait pas, comme si ça ne le bouleversait pas de ne pas pouvoir toucher à son plat préféré.

Bien, réponds-je en glouissant. Ma mère va chercher une couverture pour mon père qui s'est mis à ronfler, et je demande à sortir de table, car après m'être bourré à exploser, je veux tout raconter à Agim, mon meilleur ami, tout sur Krujë et Skanderbeg, et lui montrer mes billes. Nous habitons la même maison dont le rez-de-chaussée est occupé par une épicerie et l'étage par deux appartements identiques. Un salon, une cuisine, deux chambres à coucher et un corridor avec une salle de bains au bout, séparée par un rideau. Notre apparence aussi est identique, ou presque en tout cas, car on nous prend parfois pour des jumeaux.

Je salue la mère d'Agim et son père qui parle extrêmement rarement et ne s'entend pas avec le mien parce qu'ils ont des opinions politiques différentes. Je ne suis pas très au courant, mais je sais que le père d'Agim détestait Enver Hoxha et que mon père jurait et jure encore par le PPSH, le parti du Travail d'Albanie, le Parti communiste dirigé par Hoxha. Le père d'Agim est d'avis que les centaines de milliers de bunkers du pays ont été construits parce que Hoxha était un fou paranoïaque qui s'imaginait que les autres pays se préparaient à envahir l'Albanie. Mais personne ne s'intéressait ni ne s'intéressera à ce désert, à cette prison dirigée par des malades mentaux, à ces gens asphyxiés, c'est ce que son père avait l'habitude de dire, tout le monde se fout de cet État pourri en forme d'étron que le talon de la botte de l'Italie renvoie où il se doit. Une fois – Hoxha était encore en vie – les hommes de la Sigurimi sont venus chercher le père d'Agim chez lui et l'ont gardé plusieurs jours, parce qu'ils le soupçonnaient de fraterniser avec des capitalistes et de diffuser leur propagande. Il n'a rien

dit de sa détention, mais nous voyions tous aux hématomes sur son visage et à ses boitillements qu'il avait été roué de coups, et quand Hoxha est mort de ses maladies et que le pouvoir a été transmis à Ramiz Alia, le père d'Agim a, comme tant d'autres, célébré l'événement.

Je sais ce qui pouvait arriver en cas de critique ou d'opposition à Hoxha ou à sa manière de gouverner, car nous réfléchissions à la question et nous en parlions souvent avec Agim. La même chose qu'aux voleurs, qu'à ceux qui essayaient de dissimuler leurs richesses ou à ceux qui ne dénonçaient pas les capitalistes dont ils avaient connaissance. On les jetait derrière les barreaux, avant de les exécuter en place publique, à la vue de tous, au cours de cérémonies spectaculaires servant d'avertissement pour les autres. Nous n'avons jamais assisté à une exécution, nous étions trop jeunes, mais nous savions que parler de Hoxha était interdit, poser des questions à son sujet était interdit, il était invincible, lointain et hors d'atteinte, et en même temps toujours présent, dans l'air que nous respirions et dans la terre où s'enfonçaient nos pieds, et nous savons qu'il y a des endroits où Hoxha vit encore – dans des mots et des phrases que les gens utilisent pour se reporter au passé, dans les chapeaux que certains hommes soulèvent avant de faire une prière de remerciement, *Dieu merci ces temps sont derrière nous, cet homme est mort maintenant*, disent-ils, et ils remettent leur chapeau sans comprendre que, en ce geste même, Hoxha reste vivant.

Je suis en route pour la chambre d'Agim, quand son père répond à mon salut depuis le salon et me demande comment va mon père. Bien, réponds-je déconcerté, car je ne l'ai jamais entendu m'adresser une phrase aussi longue qui aurait pour objet mon père ou son état de santé. À ma plus grande surprise encore il se met debout, vient à moi et me prend par l'épaule. Transmets-lui mes salutations, me prie-t-il, et moi je promets

de faire ce qu'il dit puis j'entre dans la chambre d'Agim, vexé, car j'ai l'impression d'être le dernier à avoir été mis au courant de la maladie de mon père.

Agim a un an de plus mais il est plus petit que moi. Il mange par petites quantités et pas trop souvent parce qu'il ne veut pas devenir trop grand. Nous allons à la même école, et il est de loin le meilleur élève de tout l'établissement. Il étudie les langues étrangères et apprend tout facilement, et même s'il veut donner l'impression qu'il ne fait aucun effort, je sais qu'il travaille beaucoup et assidûment, car il se rend chaque semaine avec son père à la bibliothèque où celui-ci lui choisit les livres qu'il lit le soir, et il me fait la lecture à moi aussi parfois. Moi j'ai du mal à suivre, car les histoires qu'il lit sont terriblement symboliques et je suis incapable de les interpréter comme Agim ou son père, avec qui il a des débats enflammés.

Un de ses livres favoris raconte l'histoire d'un vieil homme qui part faire une longue pêche en mer et qui, après un tas de mésaventures, doit rentrer sans poisson et sans forces, et quand Agim l'a fini il a dit que c'était un livre génial et triste qui parle du désir, du fait de donner tout ce qu'on peut, ce qui malheureusement conduit rarement à l'accomplissement du désir. Oui, ai-je dit, et je l'ai regardé dans les yeux, il faudra que je le lise un jour, ai-je dit encore, et j'ai regardé ailleurs.

Dans un autre livre qui l'a impressionné, les animaux commencent à régner sur la ferme dont ils ont pris le contrôle à un paysan ivrogne. Ensuite c'est la révolution, m'a expliqué Agim subjugué, les deux poings serrés, les yeux et la bouche béants, et puis les verrats qui l'ont déclenchée se disputent entre eux, et alors les contre-révolutionnaires se font tuer ou chasser de la ferme, il s'est emballé : réfléchis, Bujar, les animaux créent une société totalitaire, a-t-il conclu, en supposant probablement que j'allais m'enthousiasmer comme lui, que cette histoire susciterait

chez moi les mêmes associations d'idées que les siennes – mais il lui a fallu me prendre par la main pour m'expliquer ce que voulait dire le mot « totalitaire » et que cela avait été le cas en Albanie aussi, il y a même pas si longtemps que cela, et quand j'ai répliqué que les animaux ne savent pas parler il ne m'a pas montré sa frustration ou sa déception, comme jamais d'ailleurs, mais il m'a tout réexpliqué patiemment.

Voilà le genre de choses qu'Agim sait, et même les mots compliqués coulent de sa bouche comme l'eau murmure dans le ruisseau. Il sait un nombre incroyable de choses et de détails sur des gens importants dont je n'arrive même pas à retenir le nom, il écrit sans faire de fautes et avec une belle écriture, et souvent mon ignorance me fait honte, surtout quand il me demande mon opinion sur des choses auxquelles je n'aurais jamais l'idée de penser, comme : *tu te rends compte comme c'est limité de penser qu'il n'y a que deux sexes dans le monde, deux sortes de gens, les hommes et les femmes ?* Il peut poser en vérités des choses que personne n'oserait dire à haute voix, comme : *toutes les religions sont semblables, ou les femmes sont bien plus intelligentes que les hommes, ou l'anglais est la langue la plus facile du monde.*

Nous partons pour l'école ensemble tous les matins et rentrons ensemble chez nous tous les après-midi, et quand il fait noir le trajet nous fiche tellement la trouille que nous nous donnons la main ou alors nous courons, car à la maison et à l'école on nous répète en permanence à quel point Tirana est dangereuse de nos jours. Des enfants sont arrachés aux bras de leurs parents et on leur donne des médicaments qui les font tomber dans les vapes et plonger dans un sommeil de plomb, et à leur prochain réveil, s'ils se réveillent, si on ne leur a pas prélevé des organes, ils sont déjà loin, de l'autre côté de la mer, tous seuls et frigorifiés dans une pièce noire. De temps en temps les dangers du monde extérieur et les armes dont disposent les gens nous font réfléchir

aux destinées humaines que nous connaissons. À ce qui peut se passer si tu n'es pas assez prudent, si tu ne gardes pas un œil sur ton ombre.

Tu peux te retrouver enfermé dans un hôpital psychiatrique dont le personnel complètement dérangé inflige des électrochocs aux prisonniers et les force à avaler du poison, c'est ce que nous avons entendu et nous savons que ça peut vraiment arriver, tu peux connaître le sort des chrétiens qui vivent au nord du pays, torturés à mort, ces hommes pitoyables et ces femmes désespérées que l'on pend par les chevilles pour laisser tout le sang s'accumuler dans la tête, ou dont on brûle les pieds au fer rouge, et le simple fait d'imaginer des choses pareilles nous donne le frisson, comme si on nous posait une serviette glacée sur la nuque, et ça nous choque tellement tous les deux que nous nous demandons à quel point il faut être atteint pour avoir l'idée de faire des trucs pareils à quelqu'un.

Agim est assis seul au centre de la pièce, il a disposé des cartes devant lui et fait une partie de *zhol* contre lui-même. *Tu joues ?* me demande-t-il, et j'acquiesce, je m'assieds en face de lui et je regarde son visage fin et son corps mince. Il a roulé ses longs cheveux noirs en chignon, il a mis la chemise de sa petite sœur et son caleçon qui moule ses jambes minces. Il a vraiment l'air d'une fille, et quand je le lui dis Agim sourit les lèvres bien fermées et étire ses longs bras comme un renard rassasié, alors que mon intention était de lui montrer que c'est justement pour ça qu'on le traite de tous les noms et le roue de coups à l'école. Pourquoi tu ne t'habilles pas plus normalement, lui ai-je demandé bien des fois, avec des habits comme les miens ?

Je suis désolé pour ton père, dit Agim, et cela vient d'un endroit si enfoui en lui et c'est si dur qu'il est à deux doigts de s'émouvoir de ses propres condoléances. Puis il me distribue les cartes et nous jouons, je sors les billes de ma poche et les

lui montre. Il les admire un moment et propose que nous les mettions en jeu et enchaînions les parties de *zhol* jusqu'à ce que l'un d'entre nous ait six billes, et moi je souris parce que les billes sont en nombre parfait pour ça.

Tandis que les cartes s'abattent sur le tapis, nous parlons de tout, de la fois où nous avons volé des poires et des grenades dans un jardin à l'arrière d'une maison, et la fois où nous sommes montés à flanc de colline pour jeter des cailloux sur les bus et de la terre sur les nomades qui passaient sur la route avec leurs mules, la fois où nous avons agacé un nid de serpents avec un long bâton et failli être mordus par les crochets empoisonnés, la fois où nous avons gravi le mont Dajti sous une pluie battante et nous étions si épuisés que nous avons rampé dans un bunker et nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre même si nous avions peur d'être attaqués par les sangliers, les loups et les ours, et que le matin nous nous sommes réveillés en vie dans l'odeur fraîche des pins et avons contemplé Tirana dont les immeubles ressemblaient à des moutons de poussière et les rues à un dédale de rivières, et ensuite nous avons passé la journée à observer les chutes d'eau et les grottes qui parsèment les pentes du mont Dajti et nous avons shooté dans les bouteilles en plastique et les détritrus jetés dans la montagne, pour les camoufler dans les précipices et le bas-côté des routes. On restera toujours ensemble, dit Agim à la fin de cette évocation, et moi je réponds, tu es mon meilleur ami et tu le seras toujours.

Pendant le jeu, Agim me demande ce que je voudrais être quand je serai plus grand. Je ne sais pas, réponds-je au bout d'un moment, et mes joues rougissent. *Si tu pouvais choisir, tu serais quoi ?* répète-t-il, et je marmonne un temps, je ne sais pas, policier peut-être, finis-je par sortir, ou peut-être un lion, dis-je devant son silence, et alors nous rions tous les deux. Un lion, en tout cas, ça n'a pas besoin de trop réfléchir, justifié-je, et je

pioche une carte. Tu peux être n'importe quoi, dit Agim, il suffit de t'appliquer assez, et moi je pourrai t'aider, dit-il, et il me sourit avec bienveillance, et le rouge quitte mes joues car je sais qu'avec son aide – si j'obtenais ne serait-ce qu'une petite partie de son intelligence – je pourrais vraiment être tout ce que je voudrais.

Et toi, demandé-je, et c'est maintenant au tour d'Agim de parler, et il parle beaucoup et d'un seul souffle comme s'il s'était taillé le sujet sur mesure. Moi non plus je ne sais pas, commence-t-il, je n'ai pas encore décidé, il y a tellement de possibilités, peut-être chirurgien ou avocat, ajoute-t-il, et il ferme un instant les yeux – et moi, je ne suis pas sûr : est-il en train de réfléchir à son avenir ou de prier pour retourner un joker ? Mais c'est trop facile, finit-il par dire, et je le regarde par en dessous, perplexe ; c'est trop facile de devenir quelque chose qui ne demande que de l'application, c'est à la portée de tout le monde, l'application, ajoute-t-il.

– Je voudrais être doué en quelque chose, dit-il mélancoliquement.

– Mais tu es doué en tout... réponds-je – et je le regarde avec encore plus d'étonnement.

– Non, ce n'est pas pareil, me coupe-t-il. Je voudrais savoir chanter ou dessiner ou courir supervite, poursuit-il en reprenant une bouchée de parole. Pour être unique, pour avoir quelque chose que personne d'autre ne possède. Tu comprends ?

– Je comprends, réponds-je – et je hoche la tête, le regard fixé sur la pioche, même si je ne le comprends pas du tout, car à mon sens une personne est toujours unique, sa voix et son visage ne sont qu'à elle, il n'y en a pas deux pareilles, même pas des jumeaux parfaitement identiques.

Je suis le premier à accumuler six billes et j'ai la sensation qu'Agim m'a laissé gagner. Puis il se lève et plane jusqu'à l'autre bout de la pièce comme une fée, ouvre l'armoire et se met à fouiller dans les vêtements de sa sœur. Il enfle le tee-shirt rouge sans manches de sa petite sœur comme si je n'étais pas dans la

pièce et demande si nous pouvons maintenant jouer à l'homme et la femme. Je le regarde une fois encore avec perplexité mais j'accepte, je me lève et dis, toi tu es la femme apparemment, et moi l'homme. Exactement, répond-il, et il place mes mains au bas de son dos et les siennes autour de mon cou.

Il me balade à travers la pièce et je comprends qu'il veut danser. J'imagine qu'Agim est une femme, et c'est si simple et si facile que je comprends au même instant que je suis comme Skanderbeg, et que le plus impressionnant dans les histoires que m'a racontées mon père n'était pas ses batailles victorieuses, son cheval, la taille de son armée et son patriotisme, mais l'envergure de son imagination. Pendant des années Skanderbeg s'était caché, il vivait dans un silence total, dans l'obscurité, entre les murs des palais ornementaux et des arènes grandioses, et il avait laissé ses idées et sa foi immortelles mijoter à petit feu, comme un ragoût, c'était le serpent qui se retire dans son trou pour attendre sa proie, jusqu'à ce qu'il finisse par empoigner son épée, donnant le signal que c'en était fait de ces années passées à imaginer.

Agim hume mes cheveux et pose la tête au creux de mon épaule et de mon cou, puis il arrête et me demande de venir sur le matelas. Tandis que je m'allonge à côté de lui il croise les jambes et tend l'une vers l'ampoule à incandescence qui pend au plafond. La chambre est petite, ses murs sont jaunis et la peinture écaillée, la moquette rouge foncé pue la vieille chaussette et la petite fenêtre reflète le drapeau albanais accroché au mur au-dessus de nous.

- Je crois que mon père va bientôt mourir, dis-je.
- Oui, je crois aussi, commence Agim - il me répète qu'il est désolé, il presse ma main plus fort, puis il se serre contre moi et me fait un bisou sur la joue.

TOUTES LES HISTOIRES DE MON PÈRE

Été-automne 1990

Quand j'étais petit mon père me racontait des histoires sur l'Albanie et le Kosovo, sur des Albanais qui vainquaient leur peur et regardaient en face les monstres les plus effrayants de toutes les légendes, des benêts qui perdaient leur maison au jeu parce qu'ils croyaient les paroles d'un Serbe infâme – contes des paysages de son enfance et de sa jeunesse, où il revenait dans ses récits comme par nostalgie de ce qu'il n'avait plus dans son nouveau pays. Il racontait sa famille et son école, son frère avec qui il dormait dans le couloir de la maison, son père et sa mère dont la vie n'était que semailles et récoltes, les froides nuits d'hiver sans électricité où il faisait ses devoirs à la lumière d'une lampe de poche, de l'instituteur qui battait tous les enfants sauf lui parce qu'il était travailleur comme une mule.

Il parlait de maisons qui avaient un jour été des foyers mais n'étaient plus que ruines, d'hommes et de femmes qui avaient tourné le dos à leurs villes d'origine parce que le terrain bourré de mines terrestres les avait transformées en cimetières, de morts qu'on ne retrouvait jamais et de disparus qui ne voulaient pas être retrouvés – d'endroits dont il aurait sans doute souhaité qu'ils signifient autant pour moi et Ana que pour lui. Et nous l'écoutions fascinés, car ses histoires regorgeaient de péripéties

extravagantes et d'apparitions magiques comme dans tout récit digne d'être transmis.

Avant le début de mon histoire à moi, mon père avait quitté le Kosovo pour l'Albanie. Il avait obtenu un diplôme en sciences de gestion à l'université de Priština et déménagé à Tirana, qu'il tenait pour une ville énorme, parce qu'il ne croyait ni dans le socialisme yougoslave, ni en Tito, ni en ce que la Yougoslavie résisterait à ses pressions internes, tant religieuses que linguistiques et culturelles. *Les gens trop différents ne peuvent vivre côte à côte, il en a toujours été et en sera toujours ainsi.* En Albanie on parle la même langue qu'ici, avait dit mon père, de l'albanais pur, pas une version hybride, et il y a plus de travail, Hoxha a ranimé l'économie et même amélioré le niveau d'alphabétisation, et Tirana n'est pas si loin, avait continué de se justifier mon père, finissant par emporter l'adhésion de sa famille. *Moi, je suis un drôle d'oiseau, toujours en train de changer de paysage, libre comme l'aigle à deux têtes,* nous disait-il, content, il étendait ses bras comme des ailes et éclatait d'un rire retentissant.

Mon père racontait comment il avait rencontré ma mère dans un parc au centre de la minérale Tirana. C'était le début du mois d'août, mais l'air avait encore le frais parfum de mai. Mon père sortait d'un entretien d'embauche où on lui avait posé des questions auxquelles ses réponses s'étaient mises à lui faire honte après coup.

Il était beau et basané, bien habillé, dans la tenue requise pour une entrevue avec le directeur d'une banque, et il s'avancait en direction de la femme. Elle, de son côté, revenait de déjeuner. Belle, elle aussi – les cheveux foncés, les yeux bruns et le visage rond. Elle avait mis une grande robe marron foncé à manches longues, des sandales à talons à bout arrondi et une étole en soie noire dont elle s'était entouré les épaules. Elle avait déjeuné avec son père, commandé son plat préféré, des sardines marinées au citron accompagnées de salade de chou, et passé les mains dans

ses cheveux en écoutant les exigences formulées par l'auteur de ses jours, qui travaillait dans un ministère.

Le père de ma mère voulait que sa fille se marie au plus vite, il était allé jusqu'à lui présenter un groupe de candidats sérieux, car il craignait de perdre la face si elle tardait trop à se marier. Ma mère n'avait pas osé, cette fois pas plus que les précédentes, lui dire qu'elle voulait décider elle-même de son mariage ; irritée, elle avait choisi de ne pas prendre le même chemin que d'habitude mais de traverser le parc pour rentrer chez elle.

Le visage de cette femme est si expressif, il a la blancheur du lait, songea mon père lorsqu'il la vit se relever près de la fontaine ; les yeux de cet homme sont châains et noyés dans les soucis, pensa ma mère en le voyant s'approcher. Lui marchait d'un pas égal en provenance du boulevard Bajram-Curri et ne tarda pas à franchir la rivière Lumi i Lanës qui traverse toute la ville, tandis qu'elle avait débouché dans le parc par la rue Myslym-Shyri – et, aux yeux de l'homme, se déplaçait comme une charmante créature marine. Le ciel qui s'élevait derrière l'homme ressemblait à une plaque de cristal, et la majesté des bâtiments ministériels en arrière-plan de la femme exhalait l'esprit immortel de Hoxha.

Puis ils se croisèrent. Un instant après, l'homme s'arrêta, sans comprendre pourquoi cela lui semblait si nécessaire en ce moment précis, car il avait croisé dans sa vie des milliers et des milliers de femmes qui auraient été plus que désireuses de marcher à son côté. Quand la femme l'entendit s'arrêter derrière elle, elle en fit de même.

– Comment vous appelez-vous ? demanda l'homme en se retournant pour découvrir le long dos mince de la femme.

– Mon nom est Afërdita, répondit la femme au bout d'un moment – et elle se retourna, puis remarquant que l'homme souriait, elle continua : Comment vous appelez-vous ?

– Mon nom est Afrim, répondit l'homme souriant toujours. Il commence par la même lettre et signifie presque la même chose que le vôtre.

La femme sourit à son tour. Afrim, « l'approche », et Afërdita, « le jour est proche ».

C'est ainsi qu'ils se rencontrèrent, comme dans les histoires les plus classiques, où deux personnes se croisent au cœur d'un été chiffonné de soleil. Deux personnes prises au hasard, qui vivaient séparées et sans se connaître dans la même ville, jusqu'à ce que l'instant les unisse, après quoi ils pensèrent sans cesse l'un à l'autre ou à être l'un avec l'autre, et plus rien ne fut comme avant.

Ils allaient au cinéma et au restaurant, en promenade et au musée. La femme découvrit que l'homme venait d'un milieu modeste. Il était né dans une famille de paysans kosovars, second fils aux yeux des communistes, troisième enfant à ceux de ses parents. La famille de la femme en revanche foisonnait de diplomates, de médecins, de juristes et de professeurs et ils vivaient dans les beaux quartiers du centre de Tirana.

– J'ai l'intention de faire quelque chose de spécial de ma vie, dit l'homme lors d'un dîner au restaurant – et il prit la femme par la main. C'est pour cela que je me suis installé ici.

La femme sentait la douceur de sa peau, comme une banane mûre, elle l'écoutait parler avec assurance et tomba amoureuse.

Une fois le père de la femme convaincu par l'histoire de ce fils de paysans licencié en sciences de gestion, l'homme et la femme furent attachés l'un à l'autre comme des aimants, et l'homme épousa la femme. L'homme travaillait dans une banque et rentrait chaque soir en faisant un crochet par le magasin, il rapportait à la femme des sardines et du citron dont elle humectait les petits poissons et, cela fait, les dégustait sur du pain de maïs.

Au bout de quelques années leur naquit une fille qui, selon le souhait de la femme, fut prénommée Ana. *C'est un joli prénom*

féminin reconnu comme tel partout, justifia la femme, en plus il forme une partie du nom de cette belle ville. La femme restait à la maison pour s'occuper de la petite et l'homme allait au travail. L'homme n'aurait pu être plus fier de son épouse et de sa fille – et de ce qu'il gagnait le pain de sa jeune famille.

Quelques années plus tard la femme voulut un second enfant, et l'homme n'eut pas le temps de dire ouf que la femme avait choisi de nommer le garçon Bujar. *C'est un bon prénom albanais traditionnel, justifia-t-elle, et en plus B vient juste après A dans l'alphabet.* Telle est l'histoire de notre famille. Nous formons tous quatre une tribu dont mon père est aussi fier qu'on peut l'être de quelque chose de si ordinaire.

Dans une histoire située au début de notre ère, un sage vieillard enjoignit à ses trois fils de construire une solide muraille autour d'une forteresse placée sur une colline, afin de protéger contre les ennemis extérieurs la citadelle et la ville qui serait bâtie à son pied. Les trois frères érigèrent en un jour un immense mur de brique qui, pour une raison inexplicquée, s'écroula pendant la nuit. Le lendemain les trois frères assemblèrent un nouveau mur, cette fois-ci en pierres, mais en arrivant sur le chantier le jour suivant ils s'aperçurent que le mur s'était de nouveau effondré.

En ce troisième jour le vieillard vint sur la colline et donna une nouvelle instruction aux trois frères qui étaient bien marris. Il leur fit savoir que l'ouvrage ne tiendrait debout que si une femme y était emmurée vivante. Cette femme ne devait pas être n'importe qui, mais l'une des épouses des trois frères. Le sage vieillard leur dit que Dieu leur avait assigné cette tâche, et qu'il leur faudrait sacrifier celle des épouses qui leur servirait le dîner ce soir-là.

À ce moment de l'histoire, la voix de mon père devenait plus grave, il croisait les bras et savourait les passages suivants comme

on passe la langue sur ses lèvres sèches. Sur le chemin du retour, les trois frères convinrent qu'aucun d'entre eux ne dirait mot des paroles du vieillard aux épouses. L'aîné, Durim, prévint toutefois sa femme et la supplia de prétexter qu'elle était malade. Le puîné, Dardan, en avait fait de même, et ce fut ainsi l'épouse de Diar, le benjamin ayant tenu parole, qui prépara et servit leur repas aux trois frères.

Après le dîner, on annonça à Rozafa, l'épouse de Diar, qu'elle serait emmurée vivante afin que la muraille construite sur la colline tint solidement. Rozafa accepta, mais à une condition : elle exigea qu'on laissât dans le mur quelques ouvertures et que le berceau de son petit garçon fût accroché au bout d'une corde tendue entre le château et la muraille. Le dernier souhait de Rozafa était de pouvoir bercer son enfant.

Les trois frères acceptèrent les conditions de Rozafa et au quatrième jour ils l'emmurèrent vivante. Ils lui laissèrent deux ouvertures : elle respira par l'une et par l'autre sortit la main pour balancer le berceau de son enfant, jusqu'à ce qu'elle succombe. Son fils devint un grand soldat, et avec le temps Rozafa fut enterrée toujours plus loin dans les tréfonds de la muraille, sa peau se changea en mousse, dont on trouve aujourd'hui trace à la surface du mur, et ses cheveux formèrent une énorme plante grimpante qui enserre la muraille comme un enfant endormi dans les langes.

Dieu, que j'imaginai à la barbe chenue, ressemblant à Skanderbeg, trônant au ciel, hocha la tête de contentement devant le sacrifice de Rozafa et créa la pluie à partir de son sang. Il tourmenta Durim, Dardan et leurs épouses en leur infligeant des maladies et la stérilité, et, après leur mort, leur refusa l'entrée de son royaume. Avec le lait de la poitrine de Rozafa, Dieu créa la couleur blanche et de son amour maternel il fit tout ce qui est bon. En retour de son sacrifice, Rozafa obtint la vie éternelle

au ciel. Son corps forme la matière de la muraille indestructible, mais son âme repose pour l'éternité dans le paradis éternel de Dieu où Rozafa fut réunie avec ceux qui lui étaient les plus chers.

Une autre histoire de mon père parle d'un garçon, Ilir Jakupi, qui vivait à la campagne dans un village retiré situé à une journée de voyage du bourg le plus proche et à trois jours de route de la ville. Ilir était un jeune homme taciturne, sensible, toujours le dos rond et maladroit, qui aimait rester seul, et son allure peureuse était une déception sans fin pour ses parents que Dieu avait maudits en leur infligeant douze filles et un seul garçon, dont le reste de la famille se gaussait en l'appelant la treizième fille d'Arian et de Fazlijë.

Un jour le père d'Ilir demanda à son fils de l'accompagner en ville ; ensemble ils iraient chercher du sel, du sucre et de la farine afin de pourvoir à la subsistance de toute la famille durant l'hiver. Pendant ce long périple, le père d'Ilir raconta à son fils des histoires de héros albanais, du devoir de se défendre jusqu'à son dernier souffle, de l'honneur d'être un homme albanais, honneur dont l'offense est des péchés le plus grand, et de la responsabilité que porte l'homme albanais touchant la dignité de sa famille.

Sur le chemin du retour, ils s'arrêtèrent dans une auberge tenue par un vieil homme. Le père était assis au comptoir et le garçon près de son père, et le père commanda du ragoût de haricots pour deux. Lorsque l'aubergiste leur tendit leurs assiettes, le maladroit Ilir attaqua son plat comme s'il n'avait pas mangé depuis des jours, et l'assiette finit par terre – et pire encore, Ilir parvint à maculer non seulement le plancher grinçant de l'auberge, mais aussi les bottes et le bas du pantalon de l'homme assis à côté de lui.

Les clients de l'auberge se levèrent comme un seul homme, sans égard pour le torrent d'excuses d'Ilir. Ils se rendirent sur

le lieu du crime pour évaluer la situation. Ils demandèrent son nom à Ilir, et Ilir eut le bon réflexe de leur donner le sien et celui de son père, et celui qui avait été couvert de ragoût de haricots se présenta de même, il s'appelait Kreshnik Kaqibegu et le nom de son père était Fatos Kaqibegu.

– Oui, c'est ça, assura un des hommes qui portait un fusil à l'épaule.

– Oui, oui, c'est bien ça, dit un autre – et il désigna d'un doigt noirci le ragoût répandu à terre. C'est tout à fait certain.

– Oui, sans aucun doute, confirma un troisième – et il frappa du pied droit sur le plancher.

– Dieu vous vienne en aide, dit un quatrième en regardant le père d'Ilir, dont le visage décomposé par la honte était d'une pâleur mortelle.

Son enquête achevée, le groupe de témoins parvint à la conclusion qu'Ilir Jakupi avait offensé l'honneur de Kreshnik Kaqibegu et de toute la famille Kaqibegu, et qu'ainsi la famille Jakupi avait une dette envers la famille Kaqibegu. Une fois l'amende fixée par la famille offensée à cinq robustes chevaux de monte ou bien à la vie d'Ilir Jakupi, le chef de famille, le puissant Arian Jakupi, se mit à sonder les possibilités offertes par la situation. Il passa des jours à arpenter la cour de sa maison comme un poisson qui tourne en rond au fond d'un seau d'eau.

Trois jours après qu'Arian Jakupi eut décidé que les Jakupi paieraient leur dette en donnant aux Kaqibegu la tête de leur unique garçon, Kreshnik Kaqibegu abattit Ilir Jakupi sur la pente d'une montagne. Tandis qu'il disposait la dépouille et déposait son fusil contre la joue sans vie d'Ilir, comme le voulait la coutume, les montagnes se mirent à murmurer à l'oreille de Kreshnik Kaqibegu. Elles disaient que la dette n'était pas encore payée.

Lorsque la famille Kaqibegu découvrit que le sang d'Ilir Jakupi n'était pas celui d'un homme véritable, mais qu'il avait été versé

à la suite d'une ruse ourdie par un lâche dont le bon à rien de fils était la malédiction, ils annoncèrent à la famille Jakupi que la dette n'était pas acquittée. Arian Jakupi, dont le plan sans vergogne avait échoué, frappa sa famille d'un incommensurable opprobre, et lorsque Kreshnik Kaqibegu vint l'abattre à son tour la honte des Jakupi était si intolérable que les hommes de la famille décidèrent que leur seul recours était la vengeance – non pas à cause d'Illir et d'Arian, mais parce que c'était toute la famille qui avait perdu la face.

Les Kaqibegu, qui se prélassaient dans leur gloire, acceptèrent la vengeance des Jakupi ; les deux familles étaient désormais engagées dans la *gakmarrja*, la reprise du sang, dans la spirale de violence de la vendetta. Kreshnik était le *gjaksi*, le meurtrier dont le sang serait le prochain à couler. Il se rendit à l'enterrement d'Arian Jakupi, où aucun homme de la famille Jakupi n'avait le droit de le toucher, car pendant les vingt-quatre heures de la *besa*, la trêve, aucun sang ne devait être répandu. Kreshnik Kaqibegu partagea le repas funèbre avec la famille Jakupi et regarda les pleureuses vêtues de noir venues des villages voisins s'arracher les cheveux et se griffer le visage jusqu'au sang, et le sang coula sur leur face et leurs habits noirs pendant toutes les funérailles, car elles n'avaient pas le droit de se laver ni au village ni sur le chemin du retour, et c'est empli d'une fierté immense que Kreshnik Kaqibegu se jura qu'il était prêt à mourir, même s'il savait que les Kaqibegu et les Jakupi seraient en *gakmarrja* pendant des décennies et des générations – aussi longtemps qu'il y aurait un homme pour venger le meurtre précédent.

– Ne fais jamais comme Illir Jakupi, n'agis jamais comme Illir Jakupi, mais comporte-toi comme Kreshnik Kaqibegu et les hommes de sa famille, énonça mon père en guise de conclusion et de leçon. Car il y a des choses, comme le savait Kreshnik, qui sont plus grandes qu'une seule vie humaine, qui valent le sang d'un,

si ce n'est de deux hommes. Comme l'honneur de ta famille. Et ton honneur d'homme, ton nom et comment tu le portes.

* * *

Dans l'histoire de mon père, le soleil précédait la mort, car c'est celui-ci qui y mit le point final. Le soleil avait réussi à brûler à l'intérieur de lui et à emplir son cerveau et ses organes de tumeurs, et, plus tard, il avait fait si immensément soleil en lui qu'on avait dû le mettre en terre, où le soleil ne brillerait plus jamais au-dessus de lui, et c'était complètement idiot – de mourir de quelque chose d'aussi banal que la lumière du jour.

À l'hôpital on avait constaté qu'il souffrait d'un cancer très avancé qui avait fait son nid dans son cerveau, son ventre, ses intestins et son foie. *Rien n'est éternel*, avait dit mon père au dîner, *la beauté de la vie réside dans son achèvement, c'est ainsi qu'il doit en aller, nous les vieux, nous faisons place aux jeunes et à ceux qui ne sont pas encore nés et qui feront du monde un endroit meilleur*, avait-il poursuivi en fixant son regard d'abord sur Ana et ensuite sur moi, puis il nous avait demandé de ne pas verser une seule larme pour une chose aussi ordinaire et naturelle. *En plus, je ne mourrai jamais*, avait-il dit, et il avait placé sa main droite sur ma tête et la gauche sur celle d'Ana. *Là, je serai partout où vous serez.*

Après ces mots, Ana était allée fermer la fenêtre restée ouverte, sa chemise de nuit balayait doucement le plancher comme la queue d'un cheval, et moi j'avais remonté mes genoux contre ma poitrine ; en reprenant sa place à mon côté Ana en avait fait de même, car tout à coup le sol semblait grouiller de dangers mortels – verre cassé, lions affamés, mines terrestres indétectables ou intestins de macchabées noircis et pourris, en marchant dedans leurs sucs putréfiés allaient ramper comme des sangsues sous la plante de nos pieds et entre nos orteils.

Mon père avait pris la nouvelle avec un tel flegme que nous n'étions pas du tout préparés à ce que les mois suivants nous réserveraient, car lorsqu'il parlait de sa maladie, à nous et aux visiteurs qui affluaient chez nous, il allait tout à fait bien, en apparence. Il se levait tôt et se rendait au travail avec une telle servilité qu'il ne donnait pas l'impression qu'il y eût la moindre place pour la maladie, et j'ai commencé à avoir des doutes : les choses n'étaient pas telles qu'il le disait, mais quand il avait encore la capacité de parler de sa maladie il était pris par l'ivresse de ce que son mal et sa mort signifieraient pour ses proches et pour lui-même, comment cela modifierait son mode d'existence, la façon dont les autres le verraient et se comporteraient envers lui. Sa maladie le hisserait à une hauteur qu'il n'atteindrait jamais autrement, tous l'écouteraient, tous lui apporteraient tout ce qu'il pourrait désirer, et il pourrait se baigner dans le mélange de pitié et d'empathie inhérent à l'attention des autres.

Car à partir du moment où mon père s'est mis à être fatigué, à vomir dans son lit et sur lui-même, il n'a plus pensé de la même façon, et quand ma mère n'a plus eu la force de le porter aux toilettes et à la douche, et quand les médicaments contre la nausée n'ont plus eu d'effet il n'a pour ainsi dire plus quitté son lit, dans lequel il est décédé au bout de quelques mois parce que, outre son honneur et sa dignité, le soleil lui avait ôté la capacité de déglutir.

Pendant des mois nous avons assisté à l'étiollement de mon père, il se mourait lentement comme un arbre, par moments nous avions l'impression qu'il ne nous quitterait jamais et à d'autres qu'il allait sombrer d'une seconde à l'autre dans un sommeil dont il ne se réveillerait pas.

Nos journées étaient toutes identiques. Nous nous réveillions en même temps que mon père, nous lui préparions son petit déjeuner, nous rangions notre chambre, nous allions à l'école,

nous en revenions et racontions ce qui s'y était passé et mon père nous écoutait, jusqu'à ce qu'il oublie qui nous étions, puis il s'assoupissait et nous aussi, et du temps de sa maladie j'aurais voulu lui avouer toutes sortes de choses, comme toutes les fois où je lui avais menti sans être pris, comment j'avais de temps en temps volé des sous dans son portefeuille, mais jamais le moment favorable à ces confidences ne s'est présenté.

Un après-midi, Ana était encore à l'école et ma mère sortie faire les courses, mon père m'a fait venir. Il voulait que je l'aide à s'asseoir dans son fauteuil roulant et que je le pousse devant la fenêtre pour qu'il voie la rue. J'ai approché le fauteuil du lit, bloqué les roues, écarté la vieille couverture aux relents d'urine et lui ai saisi les poignets, j'ai passé les bras sous ses aisselles et l'ai attiré contre ma poitrine comme un sac de patates. Mon père était malhabile, hâve et squelettique et ses cheveux avaient tellement poussé qu'il ressemblait à un balai à franges, et quand il a déplié ses membres ils craquaient si fort qu'on aurait dit que ses os étaient en train de se casser.

Je l'ai poussé devant la fenêtre et suis resté debout à côté de lui. Mon père était assis de guingois, car il n'arrivait plus à garder l'équilibre, et l'attraction terrestre faisait pendre sa lèvre inférieure au point que la salive lui dégoulinait sur la chemise. Quand ensuite il m'a demandé de lui apporter ses cigarettes rangées dans l'entrée, je suis allé en chiper une dans la poche du manteau de ma mère, bien que les médecins lui aient interdit de fumer et que ma mère m'eût mis en pièces si elle avait vu la facilité avec laquelle je cétais à mon père. J'ai allumé la cigarette pour lui et l'ai tendue à intervalles réguliers devant sa bouche. Après quelques bouffées, le filtre a été tellement mouillé que la fumée ne passait plus, et quand mon père s'en est rendu compte le haut de son corps a été pris de secousses, et l'espace d'un instant j'ai cru que c'était en train d'arriver, ça y est, ai-je pensé, c'est à

côté de moi qu'il va mourir, à cause de la cigarette que je lui ai donnée ; mais non, il ne mourait pas encore, il pleurait.

Je veux fumer, a-t-il commencé, et la cigarette trempée a roulé de ses lèvres sur ses genoux et de ses genoux par terre, *et marcher, je veux marcher et courir et conduire et monter à cheval, et je veux écrire un roman*, a-t-il dit, et sa voix était affreuse. Puis les secousses ont cessé et il a tourné la tête vers moi, et je ne parvenais pas à lui dire quoi que ce soit, car sa voix rampait comme un ver de terre gluant de ma nuque jusqu'au bas de mon dos, je n'ai fait que lui prendre le poignet et caresser sa peau poilue tandis que je sentais son regard impuissant posé sur mon visage.

Il y a encore tant de vie en moi, a-t-il dit, et sur ces mots j'ai de nouveau couru dans l'entrée, cette fois j'ai pris tout le paquet, et à mon retour j'étais essoufflé, même si je n'avais fait que quelques pas, car en route je m'étais demandé, et si je ne revenais pas auprès de lui avec les cigarettes mais me glissais sans bruit derrière lui et lui tordais le cou, mais au lieu de cela je me tenais à son côté et lui rallumais une cigarette quand l'ancienne était trop mouillée pour être fumée. La respiration de mon père était lourde comme le plomb, et ses iris suivaient le manège des désœuvrés qui traînaient sous les porches, une vieille femme avec son pain sous le bras et un homme qui saluait de la main le propriétaire de la boutique du rez-de-chaussée, les montagnes dressées au loin et sur leurs flancs les maisons enveloppées de sable et de poussière, qui ressemblaient à la tête de gens en train de se noyer, et les interstices entre les nuages d'où les lambeaux du jour pendaient comme des cheveux de femme.

* * *

C'est arrivé au petit matin. C'est en général à ce moment-là que ça se produit, avait dit le médecin qui s'occupait de lui, à

l'heure où la personne est la plus détendue et secrète une hormone qui ralentit les fonctions vitales et conduit pour finir à leur arrêt. L'immense majorité des malades de longue durée meurt au petit matin à ce qu'on dit, quand personne n'est là pour les voir – comme si le corps avait une sorte de conscience que sa fin prochaine serait personnelle et solitaire, et jamais destinée aux vivants.

Car les vivants repoussent la mort au-dehors comme ils enferment leurs ordures dans un sac, on se débarrasse du défunt sans attendre, on le transfère prestement loin des regards dans la morgue au sous-sol de l'hôpital, après quoi la dépouille est escamotée dans un cercueil et le cercueil descendu dans l'obscurité de la terre, et ainsi la mort s'éloigne toujours davantage alors qu'en réalité elle ne cesse de se rapprocher. Voilà ce qui se passe, alors que la raison nous porterait à penser et à attendre que la mort soit exhibée à la vue de tous, du fait même qu'elle touche chaque être vivant sur Terre.

Je me souviens que mon père a dit un jour que les gens se voyaient attribuer un certain nombre de battements de cœur à la naissance, et lorsque j'étais assis près de son lit, attendant que sa respiration s'arrête ou humectant une serviette d'eau chaude, je le revoyais dessiner avec ses mains un grand cœur battant au-dessus de la table.

– L'usage de ses battements de cœur est laissé entièrement au bon vouloir de chacun, avait-il continué en prenant une profonde inspiration. Si la personne s'excite, si elle tombe amoureuse, si elle pique des colères ou se vexe, si elle s'afflige ou craint de trop, si elle fait du sport à l'excès ou boit déraisonnablement, si elle accorde trop d'importance aux paroles des autres ou se fiche complètement d'autrui, son cœur va s'exténuer.

Il avait des mains grosses comme des pierres, ses discours bouillonnaient dans sa bouche comme l'eau sur le feu, et il

donnait par moments l'impression que, loin de parler, il allait purger le trop-plein de son estomac directement sur nos genoux, et me souvenir de ce trait de sa personnalité me faisait une impression très bizarre, ça paraissait impossible de me dire que la voix bien timbrée de mon père ne résonnerait plus, que plus personne ne verrait jamais ses mouvements passionnés et exaltés. Et qu'il ne ferait plus jamais rien de ce qui lui était caractéristique et reconnaissable entre tous, comme de revenir du bazar avec une énorme pièce de viande et la jeter au milieu du salon en la faisant taper sur le sol comme un gros caillou jeté dans l'eau, et il ne dirait plus j'ai échangé ce bout de barbaque monstrueux contre une barre de chocolat et une canette de limonade. *Ces imbéciles obèses font vraiment n'importe quoi quand ils ont faim.*

Je me souviens de l'expression grave et étrange qu'il avait alors, les yeux à moitié fermés, la bouche contractée et les lèvres pin-cées, comme s'il remplissait la mission la plus importante de sa vie, racontant l'histoire dont toutes les précédentes n'étaient que la préparation. Mais quand je changeais ses draps ou lui remplaçais son oreiller, ou quand j'humidifiais sa bouche sableuse avec un coton doux, je commençais à comprendre que les histoires de mon père ne préparaient rien du tout, car elles n'avaient absolument aucun sens. Les gens n'usaient pas leur cœur par excès d'affliction ou de sport, les enfants ne restaient pas en vie en étant juste balancés dans leur berceau et la pluie ne provenait pas du sang d'une femme emmurée, et le lait d'aucune mère ne pouvait engendrer ce qui était bon, la peau n'était pas de la mousse et Tirana n'était pas un endroit où les gens se rencontraient à la manière de mon père et de ma mère.

Et moi j'ai compris que mon père était un menteur, comme tous ceux qui racontent des histoires, que dans les histoires de mon père c'était l'absence de Dieu qui s'exprimait, la folie des grandeurs engendrée par la peur que la vie s'achève, qui à son

tour se nourrit du sentiment le plus profond de l'humanité, la volonté de devenir immortel. Je ne l'ai compris clairement qu'à ses derniers jours, lorsque j'ai remarqué que la mort lui faisait tellement peur qu'il s'était mis à invoquer le nom de Dieu, non dans l'espoir que cessent ses souffrances mais dans celui que sa vie se prolonge. Mais Dieu ne répondait pas à ses appels, il se fichait bien de sa douleur et se fichait bien de nous, de mon affliction que mon père me demande de quitter la salle de bains où je venais à grand-peine de le conduire car il voulait faire ses besoins hors de ma présence, ou de la frustration de ma mère et de ma sœur quand mon père vidait ses intestins dans les draps dont l'odeur ne partirait qu'après avoir été lavés à maintes reprises dans l'eau quasi bouillante, car Dieu n'était pas là quand mon père est mort – le diable, oui.

Je n'ai rien fait de ce que j'aurais dû, disait mon père, et ma mère répondait, *mais nous avons les enfants. Les enfants*, éclatait mon père, *n'importe qui peut avoir des enfants*, continuait-il, et il se tournait sur le côté, et je sentais l'amertume qui imprégnait tous ses mouvements, le pied avec lequel il repoussait la couverture, les tics de ses paupières et son cou qui le démangeait, la paume de sa main qu'il repliait en poing et sa bouche tordue dont les mots bilieux restaient pris dans les muscles flasques.

Dans ses derniers jours, mon père pleurait sur l'épaule de ma mère ou seul dans son lit, et dans ses yeux à moitié fermés on pouvait voir à quel point la peur liée à la mort constitue une épreuve pire que la douleur, et ma mère ne trouvait rien à lui dire d'autre que *je t'aime, Afrim, pour toujours et sans limites et tu peux partir dès que tu le sentiras et n'aie pas peur et ne t'inquiète pas pour moi et les enfants*, et moi j'étais derrière la porte et j'ai entendu son dernier souffle et les pleurs sans bruit de ma mère et ses mains sur la peau sèche crépitante de mon père, et j'ai senti toute la vie quitter le corps de mon père en une seule exhalation

LA TRAVERSÉE

et disparaître dans l'air de la pièce comme un mot chuchoté, et alors j'ai regardé par l'embrasure ma mère qui a commencé par se moucher, s'est séché les yeux avec ses poignets, a quitté le bord du lit et est allée chercher une feutrine dans l'armoire pour couvrir le visage de mon père, dépourvu de toute expression et de toute couleur, et je me souviens avoir songé que je n'oublierais jamais à quoi ressemble un mort, qu'un corps mort donne l'impression que jamais personne n'y a jamais vécu.

– Ô mon Dieu, a dit ma mère après avoir couvert mon père – et elle s'est assise sur le lit à son côté. *O zot*, a-t-elle répété – elle s'est relevée et a gagné l'autre bout de la chambre pour contempler le corps de mon père, une main posée devant sa bouche comme si une odeur nauséabonde avait envahi la pièce.

Ma mère invoquait peut-être Dieu parce qu'elle ne savait que dire d'autre, parce qu'elle s'était aperçue de la même chose que moi, la distance effarante qui était née sans prévenir entre elle et mon père, le vol dont la mort se rend coupable, ce sentiment de hâte torturant que le défunt engendre sur le lieu de son décès.

L'ENTERREMENT

Automne 1990

Le lendemain de la mort de mon père, nous avons été acheminés avec son corps par un car qui slalomait sur les routes de montagne reliant l'Albanie et le Kosovo comme un filet d'eau changeant sans cesse de trajectoire. L'ultime souhait de mon père était qu'on l'enterre près de Priština dans le village qu'il avait quitté, où il n'était jamais revenu après son départ et que nous visitions donc pour la première fois.

Durant la maladie de mon père, ma mère avait correspondu avec mon oncle Adem. Il était l'unique frère de mon père et travaillait dans le bâtiment. Dans sa dernière lettre, que ma mère lui avait envoyée une semaine avant la disparition de mon père, elle lui faisait part de son souhait d'être enterré au Kosovo. *Afrim est très malade et les médecins nous ont exhortés à nous préparer à ce qu'il meure, je regrette que nous fassions connaissance dans ces circonstances, mais nous viendrons tous à son enterrement et serons là dans quelques jours, quelques semaines tout au plus.*

Mon oncle, ses deux fils et le cousin de mon père sont venus nous accueillir à la gare routière en tracteur et en voiture. Nous voyant pour la première fois, mon oncle m'a embrassé sur la joue et Ana sur le front, il a commencé par serrer la main à ma mère puis a présenté ses condoléances, après quoi son sourire

s'est dissous en larmes qu'il a tenté d'étouffer en ne disant qu'un mot de temps à autre.

Ils ont fait passer le cercueil de mon père de la soute à la remorque accrochée au tracteur et l'ont couvert d'une bâche. Ana s'est mise à pleurer et j'étais à deux doigts d'en faire autant, car mon oncle était le portrait craché de mon père, il bougeait comme lui, sa façon de s'essuyer les mains sur sa chemise était la même, ses petites incisives et le large lobe de ses oreilles, la manière dont il donnait ses instructions à ses fils et à son cousin, et toutes les images que je m'étais faites de lui à travers les histoires de mon père correspondaient exactement à ce qu'il était en réalité, le double de mon père.

Mon oncle a enjoint à ses fils et à son cousin de conduire prudemment et a fait partir le convoi. Il nous a conduits dans un petit restaurant tenu par une de ses connaissances non loin de la gare, murs et sol carrelés de blanc constellés de taches, chaises noires au cuir déchiré et relents de graisse et de maïs. Vous devez avoir faim, prenez ce que vous voulez, a dit mon oncle, une fois que nous avons été installés.

Nous étions affamés, le trajet de Tirana à Priština avait duré longtemps. Nous avons commandé des hamburgers et des saucisses *qevapi* grillées, des cafés macchiato et de l'eau gazeuse, et avant d'être servis puis au cours du repas mon oncle nous a parlé de mon père et du temps où tous deux étaient jeunes et inséparables, et en l'écoutant j'avais l'impression que mon père vivait encore, sa voix était à s'y méprendre, et ses histoires auraient aussi bien pu être tirées de notre vie à Agim et à moi. Il n'était pas seulement mon frère, a-t-il dit tristement, mais mon meilleur ami, je suis tellement désolé qu'il vous ait quittés si tôt, mais vous savez qu'il est au ciel maintenant, et c'est un meilleur endroit qu'ici-bas.